17

Jeudi matin, Lou Tausk se trouve à son domicile de la rue Claude-Pouillet, retenu par des travaux de main- tenance. Il n’est pas retourné rue de Pali-Kao depuis pas mal de temps, Pélestor traversant un tunnel plus opaque encore que d’habitude : les deux hommes ont ajourné leur entreprise, le temps que se stabilise l’humeur du parolier. Et la maintenance consiste en une intervention sur le circuit électrique : la panne de l’autre jour a amené Tausk à convoquer un homme prénommé Hyacinthe auquel il confie parfois diverses tâches d’entretien.

Conducteur de métro dans le civil, Hyacinthe sait en effet tout faire et travaille bien, vite, pour pas cher. Aimable et très beau de sa personne, il est fidèle aux origines de son prénom, le premier type à s’être appelé comme ça ayant alphabétiquement rendu fou d’amour, d’Apollon à Zéphyr, l’ensemble du panthéon grec.

134

Comme lui mais aimant mieux les filles, Hyacinthe en séduit en effet tant qu’il veut, toujours flanqué d’une attrayante personne dans sa cabine de conducteur, jamais la même et sans jamais troubler la bonne marche du réseau. Comme il s’affaire, pour le moment, à repen- ser le tableau de fusibles avant de partir reprendre son service sur la ligne 2, le téléphone sonne chez Tausk : c’est Nadine Alcover qui propose qu’on déjeune ensemble. Très bien, suggère Tausk, et on verra ce qu’on fait après ? Oui, promet Nadine Alcover.

Stimulé par cette perspective, Tausk est allé s’inspec- ter dans la salle de bains : miroir, repousse des cheveux, coup de fil au salon de coiffure, un créneau dans une heure : très bien, a-t-il répété. À tout hasard il a tenté ensuite de joindre Pélestor, au répondeur duquel il a laissé un message de base – J’espère que ça va mieux, rappelle-moi, etc. – après que l’appareil a sonné six fois dans le vide. Et pour cause : le portable de Pélestor se trouve alors égaré sous un lit défait parmi les miettes, les épluchures, les foisonnants moutons de poussière, les Kleenex antédiluviens, cachets et capsules égarés avec leurs notices froissées pendant que Pélestor lui- même, évitant son reflet en pyjama dans la salle d’eau, classe par catégories – anxiolytiques et antidépresseurs, narcotiques et autres sédatifs – son opulente collection de psychotropes.

Laissant Hyacinthe à ses voltages – et convenant qu’on se retrouve tout à l’heure –, Tausk va donc se

135

faire couper les cheveux. Au salon, ce sera la même officiante que l’autre jour, piercée, tatouée, rugueuse et musculeuse, regard froid, pas un sourire ni rien, Tausk prendra le parti de se taire en attendant que ça passe. Mais après un robuste shampoing, une fois qu’il se retrouve sur le fauteuil, neutralisé sous une serviette, étranglé par le cordon du peignoir, aveuglé par un spot policier : Il me semble que je vous connais, déclare la coiffeuse, le scrutant d’un œil lourd tout en se frottant les mains. En effet, répond Tausk sur ses gardes, je suis venu le mois dernier. Ce n’est pas ça, évacue-t-elle d’un sinistre claquement de ciseaux dans le vide, je suis sûre d’avoir vu votre tête ailleurs. Contracté dans le fauteuil et surveillant l’outil : Ah bon, lâche Tausk, tout est possible. Je n’aurais pas pu vous voir dans un maga- zine ? insinue la coiffeuse en choisissant un rasoir. Ma foi, se crispe Tausk un peu plus, pourquoi pas. Je me demande même si vous n’êtes pas passé à la télé, insiste- t-elle. C’est arrivé, reconnaît Tausk en sueur, mais c’est loin, c’est bien loin. Silence de la coiffeuse, dont la tondeuse vient de s’attaquer aux tempes, suivi d’une hypothèse. Vous ne seriez pas dans la chanson, par hasard ? finit-elle par avancer.

C’est ainsi que Tausk, c’était imprévu, s’entend vite et bien avec cette coiffeuse qui, une fois son patient identifié, change de manières du tout au tout. Non seulement elle retrouve facilement le nom de l’artiste, mais elle se remémore certains de ses tubes – Ah, *Exces-*

136

*sif*, bien sûr, s’émeut-elle, qu’est-ce que j’ai pu danser là-dessus –, se rappelant même *Dent de sagesse* qui, confesse-t-elle, l’a fait pleurer plus d’une fois. Elle ferait bien durer la séance au-delà du raisonnable, Tausk doit la modérer pour ne pas se retrouver tondu, laissant un magistral pourboire avant de filer. Ayant ensuite achevé son mi-temps, la coiffeuse a rêveusement balayé les mèches éparses avant de rentrer chez elle, où elle a préparé le déjeuner tout en écoutant la radio – c’était cette fois Georges Aspern qui venait de faire paraître *Oublions* chez Bradoc & Bradoc – quand un bruit de clé a cliqueté dans la serrure et que nous est apparu Clément Pognel : Bonne matinée, mon petit chéri ?

Routine, routine, a répondu Pognel, et toi ? Normal aussi, a-t-elle jugé. Ah si, figure-toi que j’ai revu le type. Le type ? a répété Pognel. Celui que j’avais coiffé l’autre jour, a précisé Marie-Odile, je t’en avais parlé, eh bien il est revenu. Je me disais bien qu’il me rappelait quelqu’un, j’avais raison. Il est dans les variétés, tu ima- gines ? Je suis sûre que tu as entendu des trucs de lui. Ah, s’est raidi Pognel, et il ressemble à quoi ? Comment te dire ? s’est demandé Marie-Odile. Et il s’appelle comment ? a insisté Pognel.

Jeudi après-midi, après les avoir classés avec soin, Pélestor a rangé ses médicaments disposés par ordre d’effet, contrôlé leurs quantités, vérifié leurs dates de péremption. Puis il a dû changer d’avis car, les déballant

137

soudain, il a dépecé leurs contenants et l’un après l’autre il a jeté comprimés et gélules dans la cuvette des toilettes où il a aussi vidé les ampoules et une fois la chasse tirée sur tout cela, il a enfilé son manteau et l’a boutonné jusqu’au cou.

S’apprêtant à sortir, il s’est assuré quatre fois que les fenêtres étaient bien fermées, de même que le gaz et l’eau. Puis s’attardant sur le palier devant sa porte ouverte, il a extrait sa clé de sa poche et l’a examinée pour s’assurer, bien qu’il n’en possède aucune autre, que c’était la bonne. Il a fermé la porte à double tour, est sorti de son immeuble et s’est mis en marche vers la station de métro Colonel-Fabien, la plus proche de chez lui. Sur le quai direction Porte Dauphine, Pélestor a suivi le décompte des minutes sur un panneau où des chiffres en cristaux liquides affichent l’arrivée des pro- chaines rames (1er train 02 min, 2e train 06 min) au-des- sus de l’heure (17:02).

À seize heures trente, Tausk s’était dirigé quant à lui vers la station Courcelles pour emprunter la 2 dans l’autre sens. Chez lui, après le déjeuner, une chaleu- reuse séance en compagnie de Nadine Alcover l’a mis d’assez meilleure humeur pour qu’il décide, somme toute, d’aller travailler au studio. Il est descendu dans le métro direction Nation et s’est posté en bout de quai, à hauteur de la voiture de tête, tout en se projetant le *best of* de la séance.

138

Quand la rame a surgi du tunnel, Tausk a reconnu Hyacinthe dans la cabine du conducteur, lequel lui a fait signe de l’y rejoindre. Je ne veux pas déranger, a souri Tausk en désignant celle des attrayantes person- nes dont c’était le tour d’être installée près de lui. Pas d’importance, a souri Hyacinthe en retour. Descends, Geneviève, a-t-il affectueusement ordonné à la per- sonne, on se retrouve plus tard, vingt heures au Cintra, ça te va ? Geneviève a acquiescé, souri à Tausk – tout le monde souriait, décidément – en lui laissant sa place dans la cabine, et nous voilà donc partis vers Nation.

Dans les tunnels pointillés de néons pâles, Hyacinthe a d’abord évoqué le tableau de fusibles, qui devrait tenir quelques années mais qu’il faudrait remplacer un jour par un modèle plus aux normes. Puis, après la station Anvers, le train est sorti au grand jour et, pendant cette partie aérienne de la ligne 2, Tausk et Hyacinthe ont commenté le spectacle urbain, l’évolution de cet espace et ses probables perspectives – plan de rénovation, des- truction et construction d’immeubles, couverture ou pas des lignes ferroviaires des gares du Nord puis de l’Est, aménagement du bassin de la Villette et de la rotonde de Nicolas Ledoux – avant qu’on se renfonce dans le sol après Jaurès. L’arrêt qui, vers l’est, succède à Jaurès porte le nom de Colonel-Fabien et, là, les cho- ses se sont gâtées.

On allait pénétrer dans cette station dont on voyait sur fond noir, comme par effet de zoom, la voûte jau-

139

nâtre se dessiner de plus en plus nettement, quand on a aussi vu un homme descendre avec calme en bout de quai sur la voie. L’homme s’est allongé sur les rails puis a tourné la tête pour voir arriver le train, cherchant même à regarder son conducteur dans les yeux, et peut- être aussi l’autre occupant de la cabine : Tausk qui, reconnaissant Pélestor avec horreur, ne saura jamais si celui-ci l’aura reconnu avant l’impact. Hyacinthe s’est mis à klaxonner tant qu’il pouvait tout en tapant si violemment du poing sur le frein d’urgence qu’il s’est ouvert la main sans s’en apercevoir, et se mettant à hurler pour ne pas entendre le bruit du choc, pour que sa voix couvre cet impact et sature le volume de la cabine.

Dès l’arrêt du train, Hyacinthe a procédé comme il convient dans ces cas-là, bloquant les portes et passant une annonce. Nous venons d’écraser quelqu’un, s’est-il efforcé de déclarer, tout le monde reste assis à sa place, on attend les secours. En même temps qu’il proférait l’annonce, il a déclenché les alarmes pour arrêter le convoi imminent dans l’autre sens : l’homme écrasé pouvant n’être pas entièrement mort sous son train, mieux valait éviter qu’il se fasse achever par celui d’en face. Et une fois les alarmes enfoncées, il a appelé le régulateur qui, surveillant le trafic du réseau, tient lieu de tour de contrôle pour les conducteurs de métro.

Je viens d’écraser un client, a balbutié Hyacinthe au régulateur, mon train est arrêté, la voie d’à côté aussi,

140

on attend les pompiers. Sans s’émouvoir, le régulateur a demandé à Hyacinthe d’aller vérifier si l’autre voie était libre : Va t’assurer que les morceaux n’engagent pas le rail d’à côté, lui a-t-il prescrit, descends voir et puis on fera passer les trains quand même. Mais Hya- cinthe a dit non, je ne peux pas.

On a dû attendre un moment en attendant que se présente un cadre d’astreinte accompagné d’un con- ducteur chargé de relever Hyacinthe, après quoi ce serait à la police d’arriver. Ce moment a été fort long. Tausk restant hébété sur son siège, Hyacinthe a ouvert la porte d’intercirculation entre la cabine et les voya- geurs, il est allé vers eux, quelqu’un lui a fait remarquer qu’il y avait plein de sang sur son pantalon, Hyacinthe égaré a répondu que c’était le sang du suicidaire avant de comprendre qu’il s’agissait du sien quand il a vu sa main blessée par le frein d’urgence, puis la police est arrivée. L’officier de police judiciaire lui a dit : Vous descendez avec moi, on va reconnaître le corps. Mais Hyacinthe a encore dit non, pas moyen.

Pendant que l’O.P.J. commençait de rédiger son rap- port, il est retourné dans la cabine et Tausk l’a entendu se parler à lui-même, ses larmes coulant sur son beau visage : C’est foutu, chuchotait Hyacinthe. Il a dû s’écouler une bonne heure avant qu’il appelle Gene- viève pour annuler le rendez-vous au Cintra.

18

Christian s’est levé le premier. Traînant les pieds, voûté, il est sorti en silence du logement aménagé dans le corps de ferme pour les deux hommes de main. Jean- Pierre, depuis son lit jumeau, l’a suivi du regard en fronçant un sourcil. Après quoi il s’est levé à son tour, douché, peigné, rasé, puis a troqué ses vêtements habi- tuels – jean poussiéreux, chemisette flasque – contre une tenue qui lui a paru plus habillée – pantalon de cuir synthétique et polo Ralph Lauren contrefait. Dehors, il s’est dirigé vers le carré floral de Constance où il a prélevé quelques zinnias qu’il a liés par un jonc. Il a grimacé en devant s’y reprendre pour nouer le jonc.

Rentré dans la ferme, il a traversé la salle commune, longé Christian prostré sur un tabouret bas près de la cheminée, grimpé l’escalier, grimacé derechef en faisant craquer ses marches et atteint le palier minuscule au coin duquel traînait un seau en plastique vert recouvert

142

d’une wassingue, blanchi par la Javel. Il a rejeté sa tête en arrière et inspiré à fond deux fois avant de frapper trois coups légers à la porte.

Celle-ci s’est ouverte sur Constance qui avait presque fini de s’habiller à deux détails près – boutons de che- misier, cran de ceinture –, et cela n’a pas facilité la démarche de Jean-Pierre. C’est donc en s’adressant au côté droit du chambranle plutôt qu’à la jeune femme, tripotant son bouquet sans oser le lui tendre comme un chapeau qu’il viendrait d’ôter, qu’il s’est aventuré : Je suis navré pour mon collègue, madame, a-t-il soupiré, je ne sais pas ce qui lui a pris l’autre jour. Lui-même est très honteux, cet épisode l’a beaucoup perturbé, il n’ose pas venir s’excuser en personne. Ne vous inquiétez pas, l’a rassuré Constance, ce n’est pas grave. Je tiens à vous dire que je désapprouve son acte, a précisé Jean-Pierre sans jamais parvenir à regarder la jeune femme en face, et que je partage sa confusion. Laissez tomber, a repris Constance, je comprends très bien. L’isolement, le manque de femmes, l’ennui, tout ça peut s’entendre. Un instant, je finis de me préparer.

Jean-Pierre a attendu sur le palier, soulevant un ins- tant le couvercle du seau puis, Constance revenue, ils sont descendus voir Christian qui, assis dans son coin, regardait ce coin sans oser lever les yeux sur la jeune femme avant de s’exprimer : Je suis vraiment désolé, madame, a-t-il à son tour marmonné, je ne sais pas ce qui m’a pris. Je vous prie d’accepter mes excuses. Ce

143

n’est rien, l’a rassuré Constance, n’y pensons plus. Non, ce n’est pas rien, s’est exalté Christian. Et si, pensons-y, je me suis conduit comme un minable. Je ne suis d’ail- leurs qu’un minable, j’en ai conscience et croyez bien – mais, préférant l’interrompre, Jean-Pierre a toussoté derrière lui.

Bon, a coupé Constance, passons à autre chose, je vais m’occuper de la cuisine. Elle avait l’air tonique et déterminée, semblant soudain prendre les choses en main sur un ton de monitrice, de cheftaine, d’anima- trice de jeu télévisé mal accordé à son état de captive : Qu’est-ce qu’on pourrait se faire à manger ce soir, qu’est-ce qui vous plairait pour dîner ? Jean-Pierre et Christian se sont considérés sans répondre. J’ai une recette pas mal de confit aux lentilles, a-t-elle poursuivi, ça vous dit ? Ça me paraît très très bien, s’est détendu Jean-Pierre. Je vais tout de suite faire des courses à Bénévent, s’est empressé Christian, vous avez besoin de quoi ? C’est simple, a indiqué Constance, du confit de canard en grosse boîte et un paquet de lentilles. Si vous trouvez du vinaigre de framboise, c’est ce qui va le mieux avec. Je trouverai, a proclamé Christian éper- dument, déjà précipité vers le pas de la porte.

On a déjeuné sur le pouce et, tout l’après-midi, cha- cun a vaqué à sa tâche dans une ambiance détendue pour préparer le repas du soir. Ayant dégoté dans la grange un bougeoir oxydé, Jean-Pierre s’est acharné à le nettoyer de sorte que ce dîner se déroule aux chan-

144

delles. Après une autre expédition à Bénévent-l’Abbaye pour acheter une nappe en papier, un dessert, du vin et du Miror pour mieux faire étinceler le bougeoir, Christian a préparé un nouveau bouquet de fleurs et, vers dix-huit heures, Constance s’est mise en cuisine. Le dîner s’est vachement bien passé. On a beaucoup rigolé, pas mal picolé, on s’est raconté plein d’histoires dans une apaisante eurythmie qui n’a cessé, les jours suivants, de gagner en ampleur, prévenances, attentions mutuelles et petits soins de part et d’autre. Ça chan- geait.

19

Souvent, de leur vivant, les gens nous exaspèrent et l’on voit, à leur mort, l’étendue des dégâts : c’est ce qui s’est passé pour Tausk après le suicide de son parolier. Pélestor n’était pas sans défauts mais, s’il forgeait d’imparables formules moulées en peau de serpent sur une ligne de basse, aussitôt gravées dans la mémoire commune, il pouvait aussi suggérer sur cette mélodie même des nuances orchestrales ou rythmiques que son compositeur n’aurait pas imaginées. Il n’était pas le premier venu.

Trois séances infructueuses en solo, rue de Pali-Kao, ont suffi pour prendre la mesure de ce vide et, privé d’inspiration pélestorienne, Tausk s’est vu incapable d’avancer sans appui. Il a même eu, très vite, le senti- ment de n’être plus que l’ombre de lui-même, ombre en voie d’effacement rapide au point de le pousser à envisager, avant qu’il soit trop tard, d’annuler ses der-

146

niers engagements, rompre avec ses labels, annuler ses contrats, vendre son catalogue et tout laisser tomber. L’envisager, puis le décider. Prévoir d’en parler à Hubert.

Rien de bien audacieux dans ce projet, rien de très risqué. Tausk est, on l’a dit, assez à l’aise pour vivre sans s’occuper de quoi que ce soit – sinon de Nadine Alcover qui vit à présent chez lui. C’est allé très vite avec elle, on ne se quitte guère, on se parle beaucoup, la plupart du temps au lit où l’on conçoit le projet classique de filer au bout du monde pour y couler, en paix, des jours heureux. Où donc filer au juste, eh bien nous verrons bien. En attendant on se plaît à établir l’inventaire des bouts du monde possibles, on fait des listes, on avisera plus tard. On se quitte donc peu sauf que, tous les jours, Nadine Alcover doit continuer d’aller travailler pour Hubert à Neuilly. Et tous les jours, bientôt, c’est trop : on décide donc qu’elle n’ira plus : un matin, on se prépare à appeler Hubert. Mieux vaut téléphoner plutôt que le voir, on évite ainsi qu’il époussette nos vestes, nous signale une nouvelle ride ou nous informe d’un sourcil qui dépasse. On va l’appeler.

À Neuilly, à l’instant, une fois codé son coffre igni- fugé, Hubert est revenu derrière son bureau, s’est ren- versé dans son fauteuil qu’il a fait pivoter vers la fenê- tre, donnant sur la cour intérieure et obturée par un store vénitien : pliant de l’index une lame du store, il

147

a regardé partir ses derniers visiteurs qui se dirigent vers une berline Infiniti rouge cardinal. Il s’agit d’un petit homme cintré – ceinture, lacets, cravate con- gestionnants –, suivi d’un grand vêtu sport et qui porte, plié sur l’épaule, un gros sac de toile vide. Le petit, cheveux crantés, démarche roulante sur jam- bes arquées, faciès froncé sur son smartphone, s’arrête et chausse une paire de lunettes noires dont les verres miroirs, comme il se retourne un instant, décochent vers Hubert un reflet aveuglant. Sa bouche pleine de canines se fend d’un sourire amphibologique puis il fait signe au grand d’ouvrir une portière de l’Infiniti, s’y engouffre avant que l’autre, ayant balancé le sac dans le coffre de la berline, s’installe au volant. L’Infi- niti démarre, le téléphone sonne dans le bureau, Hubert décroche sans quitter ce véhicule des yeux. C’est moi, s’annonce Tausk. Louis.

Cher Louis, s’exclame Hubert en forçant le ton mais pas tant que ça, c’est du fond du cœur que je t’écoute. Il a l’air de bonne humeur et Tausk en profite pour exposer, sans préliminaires, l’état des choses. Qu’il a pris la décision de mettre un terme à ses activités – l’âge, la fatigue, l’argent de côté : je peux arrêter, j’arrête. Qu’il prend sa retraite en quelque sorte, si tu vois ce que je veux dire. Qu’il convient d’annuler tous les accords, conventions et autres arrangements con- clus auparavant – c’est toi qui as tous les papiers, com- ment on fait ? Rien de plus simple, déclare Hubert,

148

je viens encore d’apercevoir ton dossier dans le coffre. On va inventer des avenants, des résiliations, je vois très bien ce que je peux faire, je m’en occupe et hop, c’est comme papa dans maman. Tausk hausse un sourcil à cette évocation. Il faudra juste, poursuit Hubert, que tu passes me signer ça un de ces jours, quand tu veux, comme tu veux. Il se balance d’avant en arrière sur son fauteuil, il a vraiment l’air de très bonne humeur.

Mais tu as l’air d’excellente humeur, dis-moi, relève Tausk. Je ne puis que l’être, sourit Hubert, ma clien- tèle évolue et je me diversifie. Je m’ouvre à de nou- velles perspectives, j’accumule d’excellentes commis- sions, j’en profite pour acheter des œuvres. J’enrichis ma collection des années 10, tu te souviens. Et de fait il contemple, par la porte ouverte de son bureau, un factotum sur escabeau en train de fixer une œuvre récemment acquise au mur de l’antichambre : un très grand nu au très long cou de Jean-Gabriel Domergue, supposé faire pendant – même époque, même école, même goût – au Tancrède Synave de l’entrée. Content pour toi, dit Tausk, mais il y a autre chose dont je veux te parler. Attends deux secondes, ne quitte pas, prescrit Hubert en se retournant vers la fenêtre et réorientant le fauteuil.

Un Hummer H2 noir et haut sur roues, carrure massive et vitres fumées, vient en effet d’entrer dans la cour intérieure. Un homme en forme de comptable

149

en sort, paupières lourdes et lunettes sans monture, il ressemble à l’acteur français Jean Bouise. Il est suivi de deux types aux gabarits d’agents de prévention et de sécurité, costume sombre et verres aussi fumés cou- vrant un genre de regard qu’on aime mieux ne pas croiser. Le supposé comptable ouvre en marchant une fine serviette dont il extrait des papiers agrafés, der- rière lui chaque vigile transporte deux sacoches volu- mineuses en cuir beige, apparemment pesantes et Hubert sourit, de nouveau, à leur poids. Je t’écoute, reprend-il. Ne quitte pas, lui dit Tausk à son tour, je te passe Nadine.

Laquelle s’aventure sur la pointe des orteils en ter- rain miné : souhaitant exposer son désir de quitter ses fonctions chez Hubert, a fortiori sans préavis, Nadine Alcover s’égare en circonlocutions de crainte que son employeur prenne mal ses desiderata. Mais non, pas du tout : Je vous comprends très bien, Nadine, l’inter- rompt aussitôt l’avocat, vous avez votre vie. Allant même jusqu’à lui proposer des indemnités de départ, il laisse entendre que son remplacement ne posera aucun problème : J’ai quelqu’un d’autre en vue, une blonde pas mal, moins jolie que vous naturellement, Nadine, mais elle travaille tout à fait bien, je me débrouillerai. Vous pouvez me repasser Louis ? Je voudrais lui demander un truc. Je t’écoute, dit Tausk. Dis-moi, Louis, demande Hubert. Constance, au fait, tu as des nouvelles ? Non, répond Tausk. Puis l’on

150

raccroche sans commentaires. Qu’est-ce qu’il voulait ? demande Nadine Alcover. Rien, dit Tausk.

Tiens, propose Nadine Alcover, si j’organisais un dîner pour fêter ça. Fêter quoi ? demande Tausk. Eh bien toi, dit Nadine Alcover, moi. Nous, quoi. Pour marquer le coup. Avec des gens. J’inviterai une amie, elle est un peu spéciale mais tu l’aimeras bien. Très amoureuse d’un type plus vieux, elle aussi. Ça veut dire quoi, elle aussi ? s’inquiète Lou Tausk en se tou- chant une joue au-dessus de laquelle, sans lui répon- dre, Nadine Alcover effleure sa tempe où, convenons- en, cela grisaille. Ah oui, reconnaît Tausk, je vais m’en occuper. Maintenant que j’ai tout mon temps. Il est dix heures du matin.

Vers onze, il est donc retourné au salon de coiffure dont l’employée, frétillant à sa vue, s’étonne de le revoir si vite vu son passage récent. C’est pour mes tempes, dit Tausk en les pressant comme s’il souffrait de maux de tête, ce serait pour une couleur. Première fois ? demande Marie-Odile. Première fois, confirme Tausk en s’asseyant. Je vais commencer par vous ouvrir un peu les cuticules, expose la coiffeuse en saisissant un flacon de peroxyde, pour bien faire entrer la tein- ture. Au pinceau puis au peigne à queue, elle applique le produit puis : Je vais vous mettre un peu sous casque chaud, maintenant. Sous casque ? s’affole Tausk. Eh oui, dit-elle, c’est qu’il faut uniformiser le mordançage. Je vous passe des magazines en attendant ?

151

Une fois séchées toutes ses longueurs et pointes, Tausk est retourné dans le fauteuil, Marie-Odile a repris ses pinceaux. Tirant un bout de langue latéral en s’appliquant à l’enduire, cheveu par cheveu, de teinture, elle aborde quelques sujets de conversation automatiques : temps qu’il fait, quartier où l’on habite, vacances que l’on prendra. Puis, se risquant sur un terrain plus intime : Et vous êtes marié ? suppose- t-elle. Tausk élude. On va se prendre encore une petite pause, décide Marie-Odile, le temps que les pigments prennent bien.

Après quoi, se redressant, considérant son client dans le miroir, paraissant satisfaite et se remettant à l’enduire : Eh bien moi, maintenant, se confie-t-elle, j’ai un ami stable et croyez-moi que ça change tout. Content pour vous, réagit poliment Tausk, et il est gentil avec vous ? Gentil, je ne vous dis pas, s’exclame la coiffeuse en commençant d’énumérer les vertus de l’ami stable, ses habitudes, ses goûts, son apparence physique jusqu’aux détails parmi lesquels, sur la pom- mette, un w cicatrisé qui fait tressaillir Tausk. Ne bou- gez pas comme ça, l’enjoint Marie-Odile, ça va débor- der. Gentil est un mot faible, reprend-elle, d’ailleurs il a un prénom qui lui va bien. C’est joli comme pré- nom, Clément, non ? Eh bien c’est tout à fait lui. Et, cette fois, Tausk sursaute qui voit resurgir un vieux plan-séquence de sa vie – trente ans plus tôt, avenue de Bouvines, agence bancaire, vigile gisant, fuite éper-

152

due : Pognel, articule-t-il doucement entre ses dents. Sans avoir pu se retenir, le regrettant aussitôt mais trop tard : elle a entendu.

Vous le connaissez ? s’écrie Marie-Odile. Pas du tout, s’empresse Tausk, c’est que ça me rappelait vaguement quelqu’un. Vous le connaissez, bien sûr, se réjouit Marie-Odile, vous venez de dire son nom. Non, s’évertue Tausk, non, mais elle ne l’écoute plus, s’émerveillant sur le destin, les aléas, les coïncidences, les ronds-points des rencontres et la petitesse du monde : Tiens, décide-t-elle, je finis un peu plus tôt ce matin, je vais aller le chercher à son travail. Il n’aime pas trop que je vienne, en principe, mais je suis sûre qu’il sera content. La tête qu’il va faire quand je lui raconterai ça. Hélas il est trop tard pour que Tausk lui dise non. Non. Surtout pas.